

GEORGES MÉAUTIS

---

# LES « BACCHANTES » D'EURIPIDE

---

Extrait de l'ACROPOLE, *revue du monde hellénique*,  
de juillet-décembre 1928.

---

LE PUY  
IMPRIMERIE LA HAUTE-LOIRE  
23, BOULEVARD CARNOT

---

1929

Bibliothèque Maison de l'Orient



150849

Respectueuse

hommage

## LES " BACCHANTES " D'EURIPIDE

---

S'il est une tragédie à laquelle on revient toujours, une de celles où s'est exprimé au plus haut point le génie d'Euripide, c'est bien les *Bacchantes*. Enigmatique, certes, tranchant sur le reste de l'œuvre du poète, elle a donné lieu à bien des travaux, à bien des recherches, suivant que l'on admettait, ou non, qu'Euripide avait rompu avec son passé critique de contempteur des dieux et de la mythologie.

En fait, comme l'avait déjà vu Weil (1), la solution du problème est d'ordre géographique, je veux dire que cette tragédie, écrite en Macédoine et pour des Macédoniens, reflétait le caractère orgiastique du pays, sa dévotion particulière pour Dionysos.

Une nouvelle lecture des *Bacchantes* nous a amené à préciser en plus d'un point le sens et la portée psychologique de cette œuvre, et ce sont les résultats de nos réflexions à ce sujet que l'on trouvera ici.



Tout d'abord, le but général de la tragédie est nettement indiqué, par le poète lui-même, dans le prologue : Dionysos apparaît sous la forme humaine pour introduire

(1) *Études sur le drame antique*, p. 110.

son culte à Thèbes et montrer sa force divine. Tel est le *σκοπός* ou *κεφάλαιον* de la pièce (1), et ce qui le prouve c'est la répétition de deux vers, à peu près semblables, insistant sur cette même idée (v. 4 et 53). Nous avons là un procédé de style qui est loin d'être isolé. Les Grecs étaient beaucoup plus auditifs, dans le domaine littéraire, que visuels, ce qui va de soi, l'imprimerie n'ayant pas encore permis la large diffusion des œuvres. Le langage parlé n'offre pas les commodités de subdivisions que présentent les alinéas ou les signes de ponctuation. Il fallait cependant exprimer d'une manière ou d'une autre qu'on était arrivé à la fin d'une partie et les littérateurs utilisèrent ce procédé commode, emprunté à la langue populaire, de répéter, à la fin, les mots mêmes employés au début. Nous avons un exemple très net de cette manière de faire dans la *Première Pythique* de Pindare (v. 1-3 et 22-23) et dans le prologue de l'*Agamemnon* d'Eschyle (v. 1 et 20). Ce procédé n'est pas inconnu d'Homère, comme le montre le discours de Priam au chant XXIV de l'*Illiade* (v. 486 et 504).

Si le *σκοπός*, le but général de la pièce, est bien celui que nous indiquons, nous pourrions conclure que les *Bacchantes* sont loin d'être quelque chose d'unique, une sorte de bloc erratique dans l'œuvre d'Euripide, puisque l'*Hippolyte*, du même poète, présente aussi une déesse dédaignée, Aphrodite, qui se venge et montre sa force, quitte à punir aussi des innocents. Les différences entre les deux pièces n'en sont pas moins sensibles. Dans les *Bacchantes* le dieu intervient directement, dans l'*Hippolyte*, c'est par le jeu des passions humaines, d'une manière immanente, en quelque sorte, par l'amour incestueux allumé dans le cœur de Phèdre, qu'Aphrodite arrive à ses fins.

(1) Voir, au sujet de ces deux mots, Boudreaux, *Le texte d'Aristophane et ses commentateurs* (Paris, 1919), p. 33-34.





Un autre élément qu'il convient de signaler, car il apparaît dès le début des *Bacchantes*, c'est l'atmosphère, l'ambiance surnaturelle, ou miraculeuse si l'on veut, que le poète s'est efforcé de créer. Alors que, dans d'autres pièces, le poète a cherché à rationaliser les mythes, à raconter les faits « tels qu'ils ont dû se passer dans la réalité », montrant dans l'*Oreste* la coquetterie d'Hélène, qui refuse de sacrifier toute sa chevelure, ou qui craint la colère des parents dont les enfants sont morts sous les murs de Troie, critiquant dans l'*Electre* les procédés de reconnaissance employés par ses prédécesseurs, dans les *Bacchantes*, au contraire, dès le début, et par un moyen uniquement scénique, Euripide crée une atmosphère de miracle. Au coin de la scène, en effet, brûle une flamme perpétuelle : la maison où Sémélé fut foudroyée continue, par la volonté d'Héra, à brûler sans jamais s'éteindre, et ce miracle, indiqué par Dionysos (v. 6-8), sert à préparer l'esprit du spectateur à d'autres miracles encore.

Mais voici qu'apparaît le chœur des bacchantes asiatiques, avec leurs tambourins, leurs thyrses, couronnées de lierre, chantant la gloire de Dionysos, invitant Thèbes à faire de même ; et c'est un des plus beaux chants de la littérature grecque que cet appel à la folie dionysiaque, au contact avec les forces profondes de la nature et de la vie : « Aussitôt, disent-elles, toute la terre bondira lorsque Bromios mènera ses thiasés à la montagne, à la montagne là où demeure la foule féminine, loin des métiers et des navettes, frappée de l'aiguillon de Dionysos. »

Elles savent bien que, par leurs chants, elles irriteront le roi du pays ; mais que leur importe ! Le dieu lui-même les pousse à le faire (v. 61 : *αποπειτε Πεθεώς*), et c'est là un des aspects les plus sombres de la théologie antique que

cette force des dieux qui pousse les hommes dans l'erreur, fait naître les occasions de chute, excite encore leur frénésie. Eschyle avait déjà exprimé une idée semblable (frgt. 151, Nauck) : « La divinité fait naître la cause, lorsqu'elle veut détruire complètement une race. » Et Tirésias, dans l'*Œdipe-Roi* de Sophocle, n'agit pas autrement quand il ajoute autre chose à son exposé, pour qu'Œdipe « s'irrite encore davantage » (v. 364 : ὣς ὀργισθῆναι πλέον).

Gœthe sut retrouver cette antique et cruelle idée des Grecs dans ses fameux vers des *Wilhelm Meisters Lehrjahre* : « Celui qui n'a jamais mangé son pain avec des larmes, celui qui, dans des nuits pleines d'angoisse, n'est pas demeuré pleurant dans son lit, celui-là ne vous connaît pas, vous, Puissances célestes. C'est vous qui nous introduisez dans la vie, vous qui laissez le malheureux devenir coupable, ensuite vous l'abandonnez au chagrin, car toute faute s'expie sur la terre. »

Mais ces bacchantes sont asiatiques, elles apportent avec elles toute la mollesse, la τρυφή, de l'Orient, et c'est l'Orient qui vaincra, avec elles, l'Occident représenté par Penthée. Euripide exprime ici une idée tout à fait contraire à celle que l'on peut trouver dans l'*Oreste*. La scène de l'eunuque phrygien (v. 1369 ss.) n'était là que pour montrer la supériorité de l'idéal viril et athlétique des Grecs du continent sur la mollesse barbare des Orientaux. Les *Bacchantes*, au contraire, sont la glorification du dieu oriental par excellence, Dionysos (1).

(1) Voir surtout v. 482-484, et la manière dont Penthée ridiculise (v. 457-459) l'aspect efféminé de Dionysos, qui ne sait rien des exercices de la palestre. Pour cette opposition entre l'Orient et l'Occident dans Eschyle, voir le récent volume de Bruno Snell, *Aischylos* (Suppl. Band, *Philologus*, XX, 1, Munich, 1928).



Y a-t-il un élément de comique dans les *Bacchantes* ? Oui, à notre avis, et il réside dans le caractère de Kadmos. Le chœur de la pièce est composé de jeunes filles ; la violence des mouvements, la frénésie bacchique n'ont chez elles rien de repoussant, du moins pour les anciens, même quand elles parlent (v. 139) des chairs qu'elles dévorent crues. Mais quel étrange adorateur Dionysos a trouvé dans le personnage du bon vieux Kadmos ! Il est plein de bonne volonté, sans doute, mais n'est pas un converti. Ce n'est pas que cette nouvelle religion l'ait enthousiasmé d'une façon particulière, mais c'est pour des raisons de famille qu'il se rattache au nouveau culte, parce que Dionysos est le fils de sa fille Sémélé (v. 181). C'est ce qu'il dit à Penthée avec une énorme candeur : « Si Dionysos n'est pas un dieu, ainsi que tu l'affirmes, garde la chose pour toi. Par un pieux mensonge dis qu'il l'est, afin que l'on croie que Sémélé a engendré un dieu. L'honneur en rejaillira sur nous et sur toute la race. » Le poète a tracé d'une main très fine le portrait de ce vieillard peu convaincu, et l'intention ironique me paraît évidente. Kadmos ne se fatiguera « ni nuit ni jour de frapper la terre de son thyrsé » (v. 187) ; mais cinq vers plus loin (v. 191), il demande s'il n'aura pas une voiture pour le conduire à la montagne. Au v. 195, nouvelle question, celle d'un homme qui n'a rien d'un martyr et pour qui les églises bien établies sont les meilleures : « Serons-nous seuls de la ville à fêter Bacchos ? » Et, comme Tirésias lui répond victorieusement qu'ils sont seuls raisonnables et que les autres sont fous, le pauvre vieux cherche, malgré les protestations de sa raison, à bien s'ancrer dans la tête cette idée qu'un mortel ne doit pas mépriser les dieux (v. 199). Ces deux vieillards,



se soutenant l'un l'autre, de peur de tomber (v. 365), bondissant d'un pas mal assuré, accoutrés d'ornements seyants sans doute pour des jeunes filles mais pas pour eux, devaient offrir un spectacle comique, et c'est ce que Penthée ne manque pas de leur affirmer (v. 250 : πολλὸν γέλωσιν).



Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'était que préparation. Au v. 432 apparaît le personnage principal, Dionysos, sous l'apparence d'un jeune prêtre, souriant, aux longues boucles flottantes, à l'air modeste et doux. Son apparence extérieure même contraste avec l'aspect rude et sauvage de Penthée (1), et cette force mystérieuse, cachée sous un aspect si inoffensif, est un des principaux ressorts d'intérêt du drame. Dionysos joue avec Penthée comme le chat avec la souris. Sous une apparence modeste, il le nargue et le bafoue. Et le dialogue entre ces deux personnages a une valeur véritablement absolue : c'est l'éternel conflit entre le mystique, ou l'occultiste si l'on veut, et le rationaliste qui cherche à pénétrer les secrets du monde religieux sans vouloir se placer au point de vue du premier. Le prêtre de Dionysos a reçu l'ordre de répandre ce culte; Penthée veut savoir si le dieu est apparu en rêve ou de jour (v. 469), il veut savoir en quoi consistent ces mystères, et s'attire cette réponse : « Il est interdit de le savoir à ceux qui ne sont pas initiés. » Et comme Penthée insiste, et que le dieu refuse encore une fois de le satisfaire, Euripide met dans la bouche du roi cette éternelle et ironique réponse de l'esprit fort devant

(1) Voir à ce sujet notre article : *Recherches sur l'expression des masques dans quelques tragédies d'Euripide* (*Revue des Études grecques*, 1923, avril-juin). Les *Bacchantes*, comme l'*Oreste*, du reste, sont une tragédie éminemment « visuelle ».

les mystères de la vie religieuse (v. 475) : « Que voilà une heureuse tromperie pour que je veuille t'écouter. » En d'autres termes : « Tu prétextes de profonds mystères pour exciter ma curiosité. » Comme on le voit, ces quelques vers présentent en un raccourci saisissant le problème de l'attitude de l'homme vis-à-vis de ce qu'on a appelé l'ésotérisme. Mais ce dialogue se termine par un échec, apparent du moins, de l'esprit religieux. Dionysos est enchaîné, jeté dans une obscure étable, et le chœur, resté seul, appelle à son secours la puissance divine, la puissance de Dionysos, qui ne manque pas d'intervenir par un véritable miracle : la voix du dieu se fait entendre, un violent tremblement de terre secoue la demeure de Penthée, qui est frappée par la foudre ; la flamme, qui, comme nous l'avons vu, brûlait perpétuellement sur les décombres de la maison où mourut Sémélé, augmente d'intensité. Le chœur, saisi d'effroi, tombe à terre. A ce moment — et c'est un effet voulu de contraste — apparaît la figure souriante du jeune prêtre que Dionysos a délivré.

Les v. 624-626 sont importants du point de vue de la conception du surnaturel d'Euripide. Le poète montre très nettement qu'il ne croit pas à la réalité de ces miracles de Dionysos, qui ne sont, à ses yeux, qu'un phénomène d'hallucination, semblable à ceux que créent certains *yogis* de l'Inde. Ce pouvoir de créer une *maya*, une illusion, est aussi attesté par Goethe, dans son second Faust. Voici comment Mephistophélès, qui n'est pas dupe de l'illusion qu'il a lui-même créée pour mettre en fuite une armée, décrit ce qui se passe : « Je ne vois rien de ces mensonges ; seuls les yeux humains se laissent tromper. Au contraire, la chose est amusante. Les ennemis se précipitent en foule, croyant se noyer. Les fous ! alors qu'ils respirent en toute liberté sur la terre ferme, ils courent ridiculement avec des gestes de nageurs. » (v. 6122-6130).



Il semble bien, en effet, que certaines personnes possèdent le pouvoir d'hypnotiser les autres, sans qu'ils s'en doutent, et l'étude de la vie de M<sup>me</sup> Blavatsky est des plus caractéristiques à cet égard.

Donc Penthée, croyant enchaîner Dionysos, s'est attaqué à une ombre ; il a cru que le palais brûlait, ordonné à tous ses serviteurs d'éteindre l'incendie, alors qu'en réalité il ne se passait rien du tout ; il revient en fureur sur la scène... pour y retrouver ce même jeune prêtre étranger qu'il croyait avoir lié et qui ne cherche même pas à s'enfuir. Penthée veut mettre tout le peuple en armes pour résister à cette folie mystique qui envahit la ville, il veut faire fermer les portes, à quoi Dionysos répond dédaigneusement : « Les dieux ne peuvent-ils pas sauter par-dessus les remparts ? » Penthée a donc senti par lui-même la force du dieu, d'autres l'ont senti avec lui ; un messager, venu du Cithéron, lui apprend comment lui-même et d'autres hommes qui cherchèrent à s'emparer des bacchantes furent mis en fuite par ces femmes, dont la force était telle qu'elles renversaient et déchiraient des taureaux. Rien n'y fait. Malgré les avis de Dionysos, qui avait déjà, au v. 647, cherché à le calmer, qui lui propose même (v. 804) d'amener à Thèbes, sans luttés, toutes les bacchantes du Cithéron, qui lui montre l'inutilité d'attaquer un dieu par les armes (v. 789), Penthée n'en persiste pas moins dans son dessein, et donne l'ordre qu'on lui apporte ses armes.

\*

\*\*

Nous voici arrivés au point culminant de la pièce (v. 810), au renversement total de la situation. Mais, pour bien comprendre ce qui va suivre, il est nécessaire d'envisager d'un peu plus près le caractère de Penthée tel qu'Euripide l'a dessiné, car, sinon, il serait impossible de comprendre pourquoi Penthée, homme énergique et rude, fidèle à son

devoir, respectueux de la justice, bien que colérique (v. 670-676), ait pu céder aussi rapidement et tomber dans les rets du dieu.

Penthée ne croit pas à la vertu des bacchantes. Si elles courent les forêts et les montagnes, c'est moins pour adorer Dionysos qu'Aphrodite (v. 221-225); après tout, nous comprenons les soupçons du roi, les vases peints unissent bien souvent bacchantes et satyres, et le chœur d'Euripide lui-même chante Chypre « l'île d'Aphrodite où demeurent les Amours qui calment les esprits des mortels » (v. 402-405). Mais cette conviction a éveillé, dans l'âme de Penthée, je ne sais quoi de trouble, d'inavoué; il est attiré et repoussé à la fois par tous les spectacles qu'il soupçonne, son indignation est faite d'attrait, elle est d'autant plus forte qu'il s'efforce de « refouler », pour employer le terme cher aux psychanalistes, toutes ces images qu'éveille dans sa sub-conscience l'idée des scènes qui doivent se passer dans les bois.

Aussi Dionysos n'a-t-il besoin que d'une bien légère pesée sur son âme pour l'amener au point qu'il désire : « Voudrais-tu les voir, ces bacchantes, réunies dans les montagnes? — Certainement, et je donnerais pour cela une très forte somme d'or. » Dionysos feint l'étonnement; il sait parfaitement ce qui se passe dans l'âme du roi, avec une surprise affectée il lui demande d'où peut lui venir un tel désir : « Je les verrais avec douleur dans leurs débauches. » (1) Dionysos n'est pas dupe, et sa réponse le montre bien : « Et cependant tu verrais avec plaisir ce qui t'est douloureux? — Sache-le bien, caché en silence sous les sapins. » Et ce trouble désir, cet attrait vers les

(1) Ce qui montre que c'est bien un attrait sensuel qui attire Penthée, c'est le rapprochement des deux vers 814 et 687 avec l'emploi de mots à peu près semblables, ἐξηνωμένως et ἠνωμένως. Cf. v. 1062 : ἀισχροπραγίαν.

spectacles qu'il imagine et qui n'existent pas dans la réalité (v. 687), le conduisent à toutes les déchéances. Malgré sa fierté, malgré la dignité royale, il s'affublera de vêtements de femme, s'ornera du thyrsé, du lierre, de tous ces accessoires qu'il abhorre, accepte du prêtre lui-même ce qu'il avait si brutalement refusé à son père Kadmos (v. 343). Je crois que cette scène, avec ses réticences, ces luttes dans l'âme du roi entre la partie noble et virile et ce que Platon appelle le « corps du désir », ἐπιθυμητικόν, n'a son égale dans aucune littérature. Penthée sent qu'il est honteux de s'habiller en femme, mais le désir de voir les Ménades est plus fort que tout (v. 828 et 836). Dans sa tête déjà troublée, il invente un beau prétexte, celui d'aller à la montagne comme éclaireur (v. 838), puisqu'il n'a pas encore renoncé à son projet de marcher en armes contre les bacchantes. Enfin, comme si toute décision définitive n'était pas encore prise, il rentre dans le palais pour réfléchir aux deux éventualités, combattre ou céder aux conseils du jeune prêtre. Mais tout cela n'est que prétextes, et Dionysos sait bien que la proie est tombée dans le filet (v. 848).

Notons bien, cependant, que, jusqu'alors, Penthée n'est pas fou. Il est sur ses gardes, se défie du jeune prêtre, Dionysos n'agit sur lui que par de subtiles pesées sur son âme, en éveillant en lui une trouble sensualité; ce n'est qu'au moment où le roi reparaitra que la funeste influence aura chassé toute raison, qu'il croira voir « deux soleils et deux Thèbes ».

Comme on le voit, Euripide, dans cette scène des *Bacchantes*, a fait preuve d'un sens psychologique, d'une finesse extraordinaire. Il n'est qu'une œuvre que nous puissions rapprocher de la sienne à cet égard : *Pluie* (*Rain*) de M. Somerset Maugham, où un clergyman américain, qui s'efforce de convertir une prostituée, cède, lui aussi, à la tentation — affaibli qu'il est, dans ses



énergies, par l'influence de la pluie tropicale —, et finit par se suicider.

Donc, v. 911, celui qui « désire voir ce qu'il ne faut pas », qui désire pénétrer le secret des mystères bachiques, apparaît de nouveau sur la scène, ridicule et terrifiant, affublé de vêtements de femme. Maintenant il voit le jeune prêtre orné de cornes (1), reconnaît donc en lui Dionysos, et c'est un passage tragique et navrant que cette toilette féminine du roi, rectifiant les plis de ses vêtements, aidé par le dieu, demandant conseil sur la manière de se servir du thyrsos. Il sent en lui une force terrible, et là encore nous saisissons tout le talent psychologique du poète, toute sa compréhension des états anormaux de la conscience. Penthée se croit capable de porter sur ses épaules le Cithéron et toutes les bacchantes ; mais doit-il le soulever de ses mains ou prendre des leviers ? (v. 945-950) « N'en fais rien, répond Dionysos, avec une parfaite compréhension du tempérament des fous, tu détruirais les asiles des nymphes et de Pan. » Et Penthée se laisse persuader. Son attitude rappelle celle d'un fou, telle que la rapporte une anecdote bien connue : voulant couper le cou à une dame qui se plaignait d'avoir mal, il finit par n'en rien faire, car cette dame eut la présence d'esprit de lui démontrer qu'une telle opération risquerait de tacher sa blouse toute neuve.

Penthée est vaincu. Dans son imagination délirante, il croit déjà voir les Ménades (v. 957), lui seul a osé une telle action, il se voit déjà triomphant, de retour, et c'est une suite tragique de sous-entendus pour le spectateur qui sait à l'avance ce qui va se passer : Agavé, la mère même de Penthée, tuant son propre fils et ramenant sa tête sanglante, qu'elle prend pour celle d'un lion. L'éner-

(1) On rapprochera le v. 924 du v. 502, comme l'a bien remarqué Bruhn.

gique, le viril Penthée est vaincu par le mol Orient, et ce que l'idée de son retour fait naître en lui c'est la volupté, l'ἀβρότης (v. 968) et la τρυφή (v. 970).

\*  
\*\*

C'est la fin. A l'immense joie du chœur, un messager vient annoncer la triste mort de Penthée, et c'est peut-être ce serviteur (v. 1039) qui reflète la pensée du poète : la vengeance de Dionysos est trop violente, trop sanglante, et la joie d'écraser un ennemi trop manifeste. De fait, Dionysos, dans sa dernière apparition, comme dieu, manque singulièrement de mesure dans le châtement. Il est vrai qu'une fâcheuse lacune nous a enlevé une bonne partie de son discours, et je suis persuadé que toutes les difficultés qu'a soulevées l'interprétation des *Bacchantes* proviennent en grande partie du fait de cette lacune, car le discours du dieu devait sans doute nous fournir la clé de l'attitude du poète. Dans ce qu'il en reste, il semble que le châtement dirigé contre la tiédeur religieuse du pauvre Kadmos est bien cruel : ce bon vieux, à qui un char paraissait nécessaire pour se rendre à la montagne, devra s'exiler, subira de multiples aventures, et sera finalement transformé en dragon. On est en droit de trouver singulière également la manière dont Dionysos se dissimule derrière les ordres de Zeus (v. 1349). Il semble bien que, dans tous ces passages, c'est le vieil Euripide qui renaît encore, le critique des dieux, et il nous semble que, si conversion il y eut, elle fut accompagnée de bien des réserves. Comme Faust dans les rayons de la lune, Euripide put songer, lui aussi, à se baigner, « délivré de tout souci de savoir » (1), dans la religion diony-

(1) « Von allem Wissensqualm entladen », *Faust*, v. 397. Rapprocher surtout *Bacchantes*, v. 902-911.

siaque ; mais une voix devait fatalement lui rappeler que « la science et la raison sont la sublime force de l'homme » (1).

(1) *Faust*, v. 1851.

---